



Maud
de Bellerocche

La
Muriène
apprivoisée

Garnier

Du même auteur :

- L'Ordinatrice ?
La Jeune Parque
- L'Ordinatrice seconde
La Jeune Parque
- Des femmes
La Jeune Parque
- Cinq personnages en quête d'empereur
(couronné par l'Académie Française)
Éditions Mondiales del Duca
- Du dandy au play-boy
Éditions Mondiales del Duca
- Noisette
La Jeune Parque
- Eva Peron, la reine des sans-chemise
La Jeune Parque
- Le Ballet des crabes
Éditions Filipacchi
- L'Ordinatrice a cinquante ans
La Jeune Parque

Maud de Bellerocche

92221-0881-3070-30

83

36

La murène
apprivoisée

3 20
nous p1

6072
4263

Éditions Garnier Frères
19, rue des Plantes, Paris

Maud de Belle Roche

DL-09-06-1980-15599



Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

© Éditions Garnier Frères, 1980

A Henriette, ma petite marraine d'élection

Moi qui sais des lais pour les reines
Les complaintes de mes années
Des hymnes d'esclave aux murènes
La romance du mal-aimé
Et des chansons pour les sirènes

Guillaume Apollinaire
La Chanson du mal-aimé.

Journal de la Bibliothèque
1555-1-0891-0000-0

A l'attention des personnes intéressées

Mesdames et Messieurs,
Les commissions de la Bibliothèque
Des livres d'histoire et de géographie
La Commission de la Bibliothèque
Et des commissions de la Bibliothèque

La Commission de la Bibliothèque
La Commission de la Bibliothèque

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

© 1955-1-0891-0000-0

Chapitre I

— *Dové via Aurelia per Civitavecchia ?* ⁽¹⁾

J'apostrophe une Alfa-Roméo rouge, décapotée comme ma Triumph bleue sans un regard pour l'homme-tronc qui la pilote.

— Vous en avez de la veine. J'y vais. Suivez-moi... Pas commode à rejoindre l'Aurelia avec ces embouteillages du samedi soir !

Voilà mon Alfa qui déboîte sec, rompt la procession des conduites intérieures pépères et s'arrose la première ligne du feu rouge.

— En fait de veine, aujourd'hui, je suis comblée.

Je marmonne en m'escrimant à manœuvrer avec la désinvolture de l'autre. Surtout ne pas me paumer... Je m'insère à la débrouillarde dans un créneau-bidon. Le chauffeur coincé, en maillot de corps rayé, sa voiture gorgée de marmaille, passe une tête courroucée par la vitre. Il insulte en vrac « toutes ces bonnes-femmes qui seraient plus à leur place sur le trottoir qu'au volant ! ». A des injures aussi basses, je ne daigne pas répondre.

Le bolide rouge a démarré au feu vert. En trombe. J'appuie sur le champignon, double la triple file, multiplie les manœuvres casse-cou, mais ne perds pas un pouce de

(1) Où se trouve la Via Aurelia pour Civita-Vecchia ?

terrain sur l'homme-phare.

Après une boucle serrée à gauche où force nous est de ralentir pour virer, les deux cabriolets freinent ensemble au péage de l'Aurélia sur la piste d'une station-service.

— On prend un café ? affirme, plus qu'il ne suggère, le slalomeur. J'ai mon plein à faire. Pas vous ?

— Oui. Moi aussi. Mais on vient de me rafler tous mes bagages au Lido. Je ne sais même pas s'il me reste assez de lires dans mon sac de plage.

Je soupire, revenue à la triste réalité, après cette course-poursuite de dingues.

— Allons, venez. C'est vous, plus que moi, qui avez besoin de café. Non, d'alcool. Une aussi somptueuse créature ne va pas se laisser abattre par une histoire de brigands. Vous allez me raconter, posément, votre mésaventure devant un bon scotch, cela vous soulagera. Je me sens une âme de terre-neuve devant les malheurs d'une Sophie dans votre genre.

Il déploie une interminable carcasse. En revanche, un cou trapu s'encastre bas, dans les épaules. Un soleil attardé pique des clous de girofle dans l'iris noir des yeux interrogatifs. Vêtu de lin blanc, sinon de probité candide, une pochette jaune, en soie, signe le play-boy, l'acteur de Cinecitta... Subitement gênée, davantage par mes cils non fardés que par ma sortie de bain diaphane, j'ajuste à la hâte mes lunettes fumées. Des Saint-Laurent, incroyablement protectrices. Cet étranger, sur le tabouret de bar, qui me contemple avec une sollicitude amusée, en balançant au métronome ses longues guibolles, me met en porte-à-faux.

Me prendrait-il pour une aventurière ?... Afin de dissiper toute équivoque, je me lance dans un récit hachuré de mes tribulations.

— J'étais allée me baigner à Ostie. Mais le Lido est infect, j'aurais dû pousser jusqu'à Fregène, pas encore envahie par la horde populacière romaine. A cinq heures, j'en avais ras-le-bol des hurlements de transistors des minettes en folie. Je regagne le parking-paillason de cette plage de ploucs. Je m'escrime à triturer la serrure de ma « Triumph ». Bloquée. J'avais pourtant bien spécifié au garagiste de la graisser. Va te faire fiche ! En juillet, pas

moyen de trouver un *meccanico* ⁽¹⁾ sérieuse. Mieux vaut renoncer à ma portière. J'essaye celle du passager.

Elle enclenche. Je respire. Pas pour longtemps. Tous mes bagages, tous sans exception, avaient pris la poudre d'escampette... ma valise, mon *vanity-case*, pire encore, mon attaché-case avec des documents professionnels de conséquence. Les vaches ! Et ma radio de bord en miettes sur le tapis de sol. Des fils partout. Ils n'ont sans doute pas eu le temps de l'emporter, ces crapules.

Les larmes picotent de nouveau mes paupières à l'évocation de ce cambriolage. Surtout ne pas pleurer. Ne pas me donner en spectacle. Une femme, une responsable, ne gémit jamais en cas de coups durs. Elle assume. Bon. Respirons à fond comme avant une plongée !

— Ces crapules, Madame, sont des bandes de petits cons, des *ragazzacci*, souvent des galopins, de dix à douze ans à peine, qui piquent les bagages des voitures en stationnement dans les parkings, dès que le vigile a le dos tourné. Ils les revendent au marché noir, surtout les carnets de chèques, les cartes de crédit, les robes griffées...

Son émoi, en me regardant, crève les yeux. Ma vanité constitutionnelle me souffle que mon ensemble si noir sur plage de chair blonde respire le luxe et qu'il me va. Il a dit : « Madame ». J'enrage. Mon accent français ne disparaîtra-t-il jamais ? Inutile d'avouer mes origines. En moins de trois phrases, l'autre a deviné. J'attends les propositions qui vont suivre. Un « macaroni » ne prend pas de gants avec une *Francese* ⁽²⁾.

Pourtant, non. Voilà que celui-ci monte sur ses grands chevaux et, péremptoire, s'écrie :

— En tant qu'Italien, Madame, j'ai honte pour mon pays. Ne vous inquiétez ni du péage, ni de l'essence. J'en fais mon affaire.

Très *gentiluomo* ⁽³⁾ mon sauveur !

— Aucune raison de refuser. Je n'en ai pas les moyens, dans mon dénuement actuel. Merci.

(1) mécanicien.

(2) Française — synonyme de femme facile.

(3) gentilhomme.

Désarçonnée bien que soulagée par cette solution de facilité, je soupire.

Il accuse le coup.

— Il est des dénuements dont on ne saurait se plaindre. Le vôtre donnerait l'irrésistible envie, à un Saint-Martin dans mon genre, de le partager...

Il a bien dit cela... Avec hardiesse. Sans vulgarité.

— Je ne me risquerais pas à vous prier de déchirer votre veste pour me couvrir. Elle est trop bien coupée. Ne craignez rien, mon sens de l'esthétique me l'interdit. D'ailleurs, je déteste les demi-mesures. Pas vous ?

D'un bond de jaguar, il saute de son perchoir, m'arrache au mien, me fiche devant lui, saisit mon poignet gauche et plante ses dents à la saignée, juste une seconde.

— Tout dépend des circonstances. Ainsi, cela, il me le fallait, de gré ou de force. Pour le reste, qu'il en soit selon vos ordres, belle dame. J'attendrai votre bon plaisir, car je suis sûr du nôtre, *incantevole* ⁽¹⁾ *francese* !

(1) enchanteresse.

Chapitre II

L'hôtel est de style « touristes aisés ». Je maugrée en entrant dans la chambre. Quelle crétine ! Après vingt cinq ans d'Italie ! En période de terrorisme et de tourisme, ne pas renifler les « *ladri* » ⁽¹⁾ Machinalement j'ouvre l'inévitable télévision encastrée dans la garde-robe.

— « *Marxistement autre* » hurlaient les terroristes qui, une fois de plus, ont manifesté leur pseudo-autonomie meurtrière au cours de la démonstration de cette après-midi Piazza Venezia. Le cortège, en quête d'une violence sèche, a procédé suivant sa tactique révolutionnaire habituelle. La jeunesse, marginalisée tant par le travail en miettes que par son rejet du gauchisme traditionnel, ne s'est pas contentée de casser les élégantes vitrines de nos boutiques du Corso, elle a tiré au P. 38 dans les jambes du gérant d'un magasin, de maroquinerie, le Signore Faborizzo, qui s'est effondré grièvement atteint. Parmi les carabinieri qui affrontaient cette rue de marginaux, un sous-officier de police a été touché à mort et seize autres représentants de la loi blessés... »

Pourquoi faut-il qu'on ne puisse entendre et voir sur le petit écran d'autres prouesses que celles, sanguinolantes, des Goldorak du terrorisme.

(1) Voleurs.

... La violence de masse est en train de devenir violence tout court, phénomène endémique de la tension sociale qui sévit douloureusement dans notre pays.

Le « terrorisme diffus » que l'on pouvait enfin espérer en régression ces dernières semaines, après la trêve relative qui a suivi l'exécution criminelle d'Aldo Moro, vient de reprendre de plus belle comme en témoigne cet autobus incendié délibérément par les sinistres Brigades Rouges qui proclament ainsi leur vengeance pour l'arrestation des responsables politiques de l'Université de Padoue. En tête, le professeur Antonio Negri, leur démiurge, suivi d'une poignée d'intellectuels militants et enseignants pour la plupart issus du même filon idéologique : Oreste Scalzone, Emilio Vesce, Luciano Ferrari-Bravo, Franco Piperno, en fuite, qui aurait, assure-t-on, réussi à se réfugier en France ?

Vous, les machiavel des Brigades et de Prima Linea, théoriciens de l'autovalorisation ouvrière, par le sabotage, l'absentéisme, l'incendie des véhicules, les perquisitions des partis politiques, les enlèvements d'industriels, de juges et, pourquoi le nier, les tirs aux jambes, nous autres, journalistes, nous en avons assez de vous tous et de votre « guerilla diffuse ». Nous ne vous pardonnerons pas l'assassinat du plus respectable, du plus éminent représentant de la démocratie-chrétienne, le Président Aldo Moro, dont le martyre restera à jamais gravé dans nos mémoires... »

Même si le présentateur du Journal vilipende Messieurs les Brigadistes, il nous impose le récit détaillé de leurs exploits. Et toute cette boucherie écœurante qui s'étale complaisamment... Basta ⁽¹⁾

Aujourd'hui, j'en ai assez supporté personnellement, avec la volatilisisation de ma garde-robe et de mes dossiers. Un bon bain, voilà ce qu'il me faut et surtout plus de télévision catastrophe. Je tourne sèchement le bouton du récepteur.

.....

J'ai encore eu de la veine dans mon malheur de tomber

(1) Assez.

sur un superman en superforme, super-courtois, super-sexy. Pas mal, le visage tanné, la fossette au menton, style Kirk Douglas, à ses débuts. Bien sapé, le macho. Il travaille sa « visibilité » comme autrefois on soignait sa réputation. Du charme. Il pose au séducteur non agressif. Sans l'ombre d'un complexe, il me drague, moi qui, au bas mot, ai quinze ans de plus que lui...

J'enfonce voluptueusement mes bras dans la mousse — réclame pétillante — qui déborde de la baignoire.

D'ailleurs, qui donc m'attribuerait cette quarantaine dépassée depuis trois ans. Ah ! mes cuisses longues, superbes, mes genoux étroits, mes mollets musclés (merci le ski) et mes articulations si fines. Ils n'ont pas d'âge, eux. Peut-être mon ventre est-il un rien bombé, malgré la « gym » ? Mais les divines créatures chapeautées, à peine voilées de Cranach présentent la même imperfection et cela ne fait qu'accentuer leur grâce. Mes seins, un peu lourds, sans doute, fondent sous la main dans cette eau tiède. A l'air libre, ils s'érigent fièrement. *Avanti !*

Je barbote dans l'infini de mon corps. Un mauvais génie m'a accablée d'un côté et comblée de l'autre : quasiment nue comme Eve, ferai-je croquer la pomme à ce jeune homme trop beau et trop conscient de l'être ? Ai-je vraiment envie de mon Don Quichotte d'autoroute ? Ai-je besoin d'être kidnappée de mon quotidien, distraite de mes rengaines professionnelles ? Si sa fatuité ne me tapait pas sur les nerfs, cet individu serait diaboliquement attirant. Cette façon d'affirmer « qu'il attendrait mon bon plaisir, car il était sûr du nôtre ». Si seulement j'en étais aussi sûre que lui !

Je m'agite. La mousse envahit tout, éteint ma cigarette à demi consumée dans le cendrier posé sur le rebord de la baignoire. Gare au scotch. Il risque d'être contaminé, lui aussi. Je le vide d'un coup. C'est bon. C'est chaud et frais à la fois. Comme lui. L'homme à l'Alfa qui conduit sa bagnole à la dure. Je ne vais pas me laisser impressionner par un rameneur à l'italienne. Non. L'aliénation, je connais trop. Une fois suffit. Pas question de céder au chantage latin de cet inconnu. Qui a négligé de se présenter.

... Je ne me suis pas nommée non plus, à vrai dire.

Inutile de lui révéler, d'ores et déjà, ma vraie fonction. Je ne triche pas. Je m'abtiens de préciser le double fardeau de mes responsabilités nouvelles et de mes vieilles années. Lui plaire, oui. Le séduire, pourquoi pas ? Me livrer pieds et poings liés à ce gigolo probable ou à ce fils à papa pourri d'oisiveté. Je ne suis pas cliente ! Je le rembourserai et *ciao, ragazzo !...* Elvire, ma chérie, tu fantasmes. Sors de ton bain. Va retrouver l'objet de ton délire. Compare tes divagations à la réalité.

Je m'ébroue. J'éclabousse tout. Je m'en fiche. J'ai perdu ma valise, mon contrat, mon fric. Je m'en fiche. Pas de rimmel, pas d'eye-liner pour souligner mes yeux verts de myope. Bof ! ils sont déjà assez liquides par eux-mêmes. Je vais passer une soirée archi-imprévue, avec un inconnu superbe et qui me désire. En toute impunité. Je chantonne la scie des Bee Gees. Plutôt faux. J'ai envie de vivre, à l'inverse de moi, pour une fois. Ensuite on verra. *Domani. dopodomani* ⁽¹⁾ comme on dit ici.

(1) Demain, après demain.

Chapitre III

— Regardez le visage blême de ce maître d'hôtel efflanqué qui émerge au-dessus de notre plateau de fruits de mer. Ne dirait-on pas la tête d'un Saint-Jean-Baptiste décapité pour avoir donné le baptême au Christ ? Quelle curieuse et fastueuse nature morte !...

Je suis envahie par un sentiment de bien-être, atablée dans ce restaurant maritime, temple de scrupuleuses traditions hôtelières. Accroché à flanc de rochers, tel un sémaphore de luxe distribuant ses signaux de connivence à des navigateurs de haute gastronomie, il ruisselle des plaisirs de bouche et de vue.

— Pas si morte que ça — proteste mon vis-à-vis. Je la trouve bougrement vivante, moi, votre nature morte.

Et tandis que le serveur glabre descend, de son visage jusqu'à notre table, le buisson ardent de coquillages sur socle de glace concassée et de varech gluant, mon play-boy désigne du doigt le centre de *gamberi* ⁽¹⁾, bouquet où, dressées les unes contre les autres, telles des friandises anglaises d'un rose acidulé disputant une partie de basket au-dessus d'une mêlée de *frutti di mare* ⁽²⁾, règnent les crevettes géantes.

(1) crevettes.

(2) fruits de mer.

— Je ne sais pas et je ne saurai sans doute jamais ce que je préfère dans les coquillages. La vision de ce tableau de maître, encore intact, où chaque élément en soi semble une petite mer avec son iode et son sel, son mystère ses tromperies et son déferlement de volupté sitôt reprise, ou, tout bêtement, un certain goût sauvage qui me réjouit le palais — dis-je, emportée par un élan aussi sincère que lyrique, en plongeant une main avide dans le taillis de fraîcheur marine.

— Vos gestes vous dévoilent presque autant que vos paroles ou que votre sortie de plage de cette après-midi, belle et indécente victime !... Et si nous parlions de nous, maintenant, pour vérifier mes pronostics. Soyez tranquille, je n'abuserai pas plus qu'il ne faut de mes dons de pythonisse !

— D'autant, jeune présomptueux, qu'en fait de pythonisse, à Delphes, jadis, seules les prêtresses femelles étaient appelées à se prononcer, même si elles rendaient l'oracle au nom d'Apollon. Tout au plus pourriez-vous prétendre à certaine analogie avec celui-ci. Encore que...

Je souris sans achever. Les points de similitude entre mon sauveur, beau mec au ton et au physique avantageux, n'étant que trop évidents, à son sens et au mien, avec le dieu grec de la lumière, des arts et de la divination.

— Je prétends, je prétends... vous révéler à vous-même votre nature profonde au cours d'un repas que je souhaite aussi divin que si Apollon l'avait conçu spécialement pour Vénus jaillissant de sa coquille, comme vous de vos coquillages.

— Sans votre intervention fastueuse, et la chance qui m'ont permis de dénicher à Civitavecchia, une robe du soir passable, à la nuit tombée, je risquais fort, sinon de ressembler à la déesse de votre Botticelli des Offices florentin du moins d'être aussi peu vêtue. Ce qui nous aurait interdit, vu le standing de ce haut-lieu, toute possibilité de savourer ces merveilles... Merci, dis-je, consciente des prévenances de mon hôte, qui, contrairement aux habitudes des gens de sa génération, n'avait, jusqu'à présent, qu'offert sans quémander, voire exiger de contre-partie.

— Vous ai-je déjà informée de certaines choses sans importance particulière, mais commodes à l'usage : on m'appelle Vittorio Tranelli. J'aurai vingt-cinq ans lundi prochain et je suis assistant en Sociologie, d'où mes prédictions pseudo-scientifiques vous concernant...

Il parle légèrement en piochant à son tour une claire dans la fosse aux huîtres.

— Ces détails protocolaires dans les circonstances actuelles m'importent peu. Cependant puis-je moins faire que de vous révéler aussi mon identité, en l'absence de toute preuve tangible de vérification : Elvire Marrucini, je m'occupe de la fabrication des appareils de plongée sous-marine de la Tuffacina... Vous connaissez peut-être ?

— Ingegnière ? ⁽¹⁾ Vous ? Belle dame !...

Je le coupe, très femme du monde et d'affaires à la fois.

— Quant à mon âge, permettez-moi de taire ce détail infime qui ne saurait échapper à votre perspicacité.

Je prends mon air le plus dégagé en saisissant un oursin violacé à souhait et en gobant l'exquise membrane corail-capucine.

— Vous mangez comme une adorable chevrette que l'on m'avait offerte pour mes cinq ans. Elle tétait sa mère, en suçant avec application avant de dévoiler un gosier d'un rose émouvant. Ma chevrette, je l'avais baptisée Malizia. J'en étais dingue : je me précipitais à la sortie de la classe pour aller jouer avec elle, la caresser, lui proposer mon goûter qu'elle ne dédaigna pas longtemps.

— Qu'est donc devenue cette passion précoce « professeure » ⁽²⁾ interrogeai-je, amusée de la ferveur de mon hôte.

— Elle est morte, à deux ans, fauchée par les roues d'une Lamborghini lancée à pleins gaz sur un chemin de

(1) Ingénieur.

(2) Professeur. En Italie on donne son titre à quiconque a décroché un diplôme.

campagne. J'ai failli crever de chagrin car, contrairement aux conseils de ma mère, je la laissais brouter en liberté sans jamais l'attacher.

Il râle, soudain, assombri par l'évocation de la fin banale et brutale de son premier amour d'enfant. Des rigoles d'ombre balafrent ses pommettes de rancune. On dirait que ses phalanges sont sur le point de transpercer la nappe damassée qu'il triture nerveusement. Il ne doit pas faire bon contrarier ce grand fauve-là...

— Pauvre Malizia. Elle me rappelle l'histoire d'une de ses sœurs, la petite chèvre de Monsieur Seguin qui connut également un sort tragique mais tout empreint d'héroïsme. J'ai pleuré, moi aussi, toute gamine sur le sort de la vaillante chevrette qui se battit désespérément avant de succomber à la voracité du loup, son ennemi. Quand bonne-maman me contait ses exploits, je ne me lassais pas de l'entendre et, à chaque fois, j'éclatais en sanglots. Connaissez-vous le drame de ma chevrette à moi ?

— Pour être sociologue italien, on n'en est pas moins admirateur de votre littérature française, *Ingegniere* ⁽¹⁾. Alphonse Daudet et les « lettres de mon moulin » étaient au programme du *licenza liceale* ⁽²⁾. Si l'on m'avait annoncé, ce matin, que j'évoquerais Malizia devant une si jolie femme en détresse j'aurais ricané. Il n'entre pas dans mes procédés d'avoir recours à une tragédie enfantine pour réduire l'adversaire à merci... J'en arrive à croire que vous m'avez jeté un sort avec votre gracieuse gloutonnerie. Aïe, aïe, laissez-moi au moins goûter l'un de ces appétissants oursins... Vous êtes en train de les dévorer en suisse, maudite femme !

Il a raison, le beau diable. Le vin blanc aidant, j'ai liquidé le plateau de coquillage en un temps record tandis que mon interlocuteur se contentait, lui, de grappillonner les quelques mollusques que je daignais épargner. Il affleure sur un brouillard de piquants moroses et de

(1) Ingénieur. Dès lors qu'il connaît ses fonctions, il lui donne le titre correspondant.

(2) Baccalauréat.

“Une femme grande, mince, haute en couleurs, aux yeux pétillants... la Baronne de Belleruche... elle s’amusait à scandaliser suivant le modèle qu’avait créé Marie-Laure de Noailles... Son dernier livre, confession amoureuse d’une rare hardiesse avait eu un grand succès: les femmes disaient le plus grand mal d’elle, les hommes la courtoisaient; elle était ravie...”

Tel est le portrait de Maud de Belleruche que traçait Roger Peyrefitte dans “Des Français”, après le succès de “L’Ordinatrice”. Aujourd’hui, avec la même verve railleuse, insolente, sans complexes, Maud de Belleruche aborde, dans “La Murène apprivoisée”, un thème encore obéré de tabous: l’amour d’une femme de 43 ans pour un play-boy de 20 ans.

A travers l’Italie vacillante, écartelée, terrorisée par les Brigades Rouges, Elvire, la grande bourgeoise chef d’entreprise, et Vittorio, jeune universitaire agité par les courants de pensée gauchiste, vont tenter de se rejoindre puis d’échapper à ce monde qui les contraint, les écrase, les rejette.

Le premier grand roman de “L’Ordinatrice”.



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

